

Fille d'un couple de socialistes mencheviques juifs qui ne vivent que pour la révolution, Vera Broido¹ est née à Saint-Pétersbourg le 7 octobre 1907 (selon l'Ancien calendrier). Son père, Mark Broido (1877-1937), connaît plusieurs fois la prison et l'exil ; il sera élu en 1907 membre du comité central du Parti ouvrier social-démocrate russe et appartiendra au comité exécutif des soviets de Petrograd en mars 1917. Sa mère, née Eva Gordon (1876-1941), sera, elle aussi, une infatigable militante révolutionnaire, également membre de la fraction menchevique et également emprisonnée et exilée non seulement sous le tsarisme mais aussi sous Lénine, puis sous Staline. Ainsi, elle est plusieurs fois exilée, y compris avec ses enfants, pour son opposition à la guerre de 1914, puis doit partir à Berlin en décembre 1920, devant la répression des bolcheviks. Avec un groupe de militants regroupés autour de Martov, ils y fondent la revue *Le Courrier socialiste*. Membre du comité central et de la délégation à l'étranger du Parti social-démocrate de Russie (mencheviks), Eva Broido revient illégalement en URSS en décembre 1927 pour y travailler avec les groupements mencheviques clandestins. Arrêtée, elle est condamnée à trois, puis cinq ans de prison à Souzdal, où sa santé se dégrade. En 1936, après une nouvelle condamnation, la revue *Le Combat marxiste* lui consacre un article où étaient rappelés son itinéraire de révolutionnaire sous le tsarisme et le sort funeste qui était le sien dans les prisons soviétiques. Il se concluait ainsi : « À présent, on veut ruiner cette courageuse et inébranlable révolutionnaire, âgée de plus de 60 ans, par de continuelles réclusions et déportations. Huit années de châtimement ne suffisent pas à étancher la soif de vengeance de la Guépéou : on lui inflige cinq nouvelles années dans des conditions aggravées. Tout cela se passe en l'an 1936, après dix-neuf années de régime soviétique². » Elle sera finalement fusillée le 14 septembre 1941, mais sa fille et ses proches ne l'apprendront que cinquante ans plus tard, après l'implosion du régime soviétique et l'ouverture de ses archives.

Mais n'anticipons pas et revenons à Eva qui évoque avec brio ses souvenirs dans ce formidable livre qui ne se lâche qu'une fois terminé. Après avoir rappelé l'itinéraire de ses parents jusqu'à sa naissance, les combats et les débats politiques auxquels ils participent, elle souligne que sa mère était, comme son père, bonne et aimante, mais seulement quand elle était là, et ce n'était pas souvent le cas. Aussi c'est sa grand-mère maternelle, Sara, qui s'occupe le plus souvent des enfants du couple. Le récit vaut autant pour la restitution de l'ambiance d'une époque vue par une petite fille, puis une adolescente, que par l'évocation des milieux qu'elle fréquente du fait de l'engagement de ses parents. Au début de l'année 1916, alors qu'elle est en exil avec sa mère, on refuse à celle-ci la permission d'aller voir une autre de ses filles, Galia, qui mourra d'une méningite sans l'avoir revue. C'est alors, dit-elle, qu'elle développe « une admiration romantique pour les exilés politiques, pour leur héroïsme, leurs souffrances, leur fermeté » et commence « à vénérer la Révolution comme une sorte de divinité à laquelle toutes les préoccupations privées devaient être subordonnées » (p. 81). Il est inutile de dire que sa famille et elle accueillent avec joie et exaltation la fin du tsarisme et la révolution de février. Selon Vera Broido, le gouvernement provisoire de la Russie de février à octobre 1917 « introduisit la liberté d'expression et de nombreuses autres mesures progressistes », mais se heurta à la poursuite de la guerre qui entraînait « d'effroyables difficultés dans tout le pays », donnant sa chance à Lénine. Celui-ci « prétendit prendre le pouvoir au nom des soviets », mais « le prit au nom du parti bolchevik », consolidant son pouvoir avec la nouvelle

1. Nous avons gardé l'orthographe de ce nom telle qu'elle apparaît dans *Fille de la révolution*, mais la plupart du temps, on l'écrit avec un tréma sur le « i », qui rend mieux la prononciation russe.

2. « Le cas d'Eva Broido – Communications sur la situation des prisonniers politiques publiées par la Commission d'enquête instituée par l'Internationale ouvrière socialiste », *Le Combat marxiste*, n° 28-29, février-mars 1936, p. 15-16.

VERA BROIDO
FILLE DE LA RÉVOLUTION



police secrète, la Tcheka (p. 100-101). Tous ceux, ouvriers ou socialistes non bolcheviks, qui s'opposent au nouveau pouvoir sont arrêtés et emprisonnés tandis que l'Assemblée constituante, aussitôt élue, est dissoute par les bolcheviks. La mère d'Eva comprend alors que « la Révolution, cet avenir radieux pour lequel elle avait consacré sa vie, était en train d'être détruite » (p. 109). Finalement, Vera parvient à s'exiler à Vienne, puis à Berlin où se retrouvent de nombreux mencheviks russes. Parmi ses amis intimes, il y a Théodore et Lydia Dan, les Abramovitch, Boris Nicolaevsky, mais, après avoir lu nombre d'écrits des pères fondateurs du socialisme, elle comprend alors qu'elle ne souhaitait « absolument pas consacrer [sa] vie à une quelconque cause politique, socialiste ou autre » (p. 165). Après un séjour en France (Paris, Juan-les-Pins) où elle étudie à la Sorbonne, avant d'essayer d'apprendre la peinture avec une autre exilée russe, la peintre et décoratrice de théâtre Alexandra Exter (1882-1949), elle retourne à Berlin. Elle y rencontre l'écrivain, peintre et photographe dadaïste Raoul Hausmann (1886-1971) avec lequel elle forme une sorte de ménage à trois avec la compagne de celui-ci, Hedwig Mankiewicz, qui ne peut et ne veut rien lui refuser. Durant ces années, Hausmann fait de nombreuses photos dont certaines sont reproduites dans le livre³. Finalement, en 1934, elle part pour l'Angleterre avec son frère Daniel, où elle

finira ses jours. En 1941, elle épouse l'universitaire et historien britannique Norman Cohn (1915-2007), auteur du classique *Histoire d'un mythe. La « Conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion*, avec lequel elle aura un fils né en 1946, l'écrivain, journaliste et critique musical Nick Cohn. Elle a traduit et publié les écrits de sa mère, Eva, *Memoirs of a Revolutionary* (1967) et, outre le présent ouvrage, elle a aussi publié une étude qui, en ces temps de sinistre revival léniniste, mériterait amplement d'être traduite, *Lenin and the Mensheviks : The Persecution of Socialists Under Bolshevism* (1987).

Outre la personnalité attachante et profondément humaine de Vera Broido, ce livre passionnera le lecteur car il constitue une plongée dans un passé que son auteur fait revivre avec autant de bonheur que de talent. On y trouvera l'évocation de nombreuses personnalités politiques, intellectuelles et artistiques que Vera Broido a personnellement connues et fréquentées au quotidien et d'un milieu passionnant mais oublié parce qu'il fait partie des vaincus de l'histoire, une histoire qui a pendant trop longtemps adopté le récit léniniste consistant à faire passer des divergences politiques sur la manière de faire la révolution pour une trahison de celle-ci. Ainsi d'honnêtes et sincères révolutionnaires sont passés, et pour beaucoup passent encore, pour d'horribles réactionnaires à vouer aux gémonies, encore plus dangereux que les vrais, car ceux-ci proposaient une alternative à la vision autoritaire et dictatoriale du changement social. Les anarchistes en ont été longtemps victimes et il a fallu attendre des décennies et les travaux d'un Voline ou, plus près de nous, d'un Alexandre Skirda, pour qu'une autre manière de voir la révolution russe puisse enfin trouver une petite place. Il serait temps que l'on fasse de même pour ces socialistes russes dont le courage et l'intégrité forcent le respect. ►

Charles Jacquier

Vera Broido, Fille de la révolution, traduit de l'anglais par Anne Foucault et Maria Matalaev, Allia, 2025, 256 pages, 15 euros

3. Sur l'œuvre photographique de Raoul Hausmann durant cette période, voir : Cécile Bargues, *Raoul Hausmann. Photographies 1927-1936*, Le Point du Jour, 2017.